

Deux nouvelles

Lori Saint-Martin

Volume 32, numéro 6 (192), décembre 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31954ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Saint-Martin, L. (1990). Deux nouvelles. *Liberté*, 32(6), 28–37.

LORI SAINT-MARTIN

DEUX NOUVELLES

LES POISSONS ROUGES, LES POISSONS GRIS

On ne se méfie jamais assez, dit ma mère. Qu'est-ce qu'elle en sait, du monde, toujours enfermée dans sa cuisine? Ne parle pas aux inconnus, Line, il y a plein de maniaques qui guettent les filles de quinze ans. Moi je veux vivre, je n'ai pas peur. Je parle aux gens, j'écoute leurs histoires. Ils ont fait des choses, pas comme elle. Je suis grande maintenant, je peux reconnaître les bons et les méchants. Ma mère pense que je ne sais rien, un jour elle verra.

*

J'adore les adolescentes, elles avalent tout si on les traite comme des grandes. Pas encore des salopes, leur corps est tout neuf, elles m'ont attendu. La nouvelle maison est bien située, en face de la plus grande école secondaire de la ville. Il en passe des dizaines, je leur souris, je peux choisir. Évelyne n'aime pas ça, Évelyne n'aime jamais rien.

*

Jean passe ses journées sur la véranda maintenant, l'hiver il est bien malheureux. Je défais encore les boîtes, il a fallu déménager vite, juste à temps d'ailleurs. Elles passent, Jean surveille, parfois il les appelle, les plus audacieuses

viennent, il parle, elles aiment ça. Tes cheveux, ta bouche, tu n'es pas comme les autres, viens je te raconterai mes souvenirs de voyage.

*

Je me lève plus tôt maintenant, pour faire un tour chez Jean. Il est là aussi après l'école, il boit de la bière et m'en offre un peu, je n'aime pas le goût mais je bois pour être polie. Au début, je voyais d'autres filles sur la véranda. Peu à peu elles se sont effacées, Jean m'a dit que je valais plus qu'elles.

Je l'écoute, c'est doux, je me souviens de tout ce qu'il dit pour l'écrire, plus tard. Sa femme nous apporte à boire mais elle ne reste pas, il dit qu'elle n'est pas très futée. Jean est vieux mais ce n'est pas grave, je ne le trouve pas beau mais j'aime l'écouter, c'est un ami maintenant pour toujours. Toi et moi c'est pour la vie, Line, l'amitié vraie c'est rare. Tout le monde profite de son honnêteté, on lui en veut d'être libre. Il avait une maison qu'on lui a volée, des associés qui l'ont trompé, les avocats sont des vendus, la police n'a pas voulu l'aider. Un homme honnête ne peut plus vivre, mais il ne veut pas faire de compromis, je suis comme lui. Il est allé partout, il connaît les villes, la mer, il n'a pas beaucoup de livres mais il dit que la vie n'est pas dans les livres, ce n'est pas ce qu'on nous enseigne à l'école, moi je pense comme lui.

*

Évelyne et moi on finit toujours seuls. Les gens sont traîtres, tout le monde veut ma peau. Ils mentent, ils montent des coups, ils rusent, ils piègent. Mais Line, elle est différente. On peut lui faire confiance. Elle ne fera pas de scandale comme l'autre, elle me comprendra, mieux qu'Évelyne. Ta mère ne voudrait pas que tu parles à un

vieux méchant comme moi, hein Line, non Jean je n'ai rien dit à ma mère, je sais qu'elle ne comprendrait pas. Les gens ont tant de préjugés, je te défendrai contre tout le monde.

*

Le propriétaire est venu réclamer l'argent du loyer, Jean s'est caché, j'ai dû mentir. Les mots ne voulaient pas sortir, il m'a trouvée stupide. Mai et déjà la canicule, je me fais une natte, Jean ne veut pas que j'aie les cheveux courts. Les vraies femmes les portent longs, Évelyne. Mais il aime les petites aux cheveux frais coupés comme Line, leur nuque exposée aux regards. Je suis vieille, il me l'a dit, je suis moche. Il les fait parler, elles se croient importantes, chez elles personne ne les écoute. Je me cache dans le salon, je ne comprends pas toujours mais ça fait une musique. Line est toujours sur la véranda maintenant, elle le boit des yeux lorsqu'il parle, bientôt il arrivera à la fin de ses histoires, je voudrais le lui dire. Je ne dis rien, je regarde les poissons dans l'aquarium, ils sont comme moi, ils tournent et tournent.

*

La dernière s'appelait Suzanne, une brune encore plus mignonne que Line, des petits seins durs, une façon de me regarder, tu es mon ami pour la vie Jean, tu es si intelligent Jean, elle aussi m'a menti. Elle n'est plus revenue, après on me recherchait mais ils n'ont rien trouvé. Pas si bêtes, Évelyne et moi on est partis. On a fait un tour à notre cabane dans le bois, puis on est venus ici. Nouveau nom, nouvelle ville, je sais m'y prendre, ils ne m'auront pas.

*

J'ai une poignée de cheveux sans couleur, on dirait une

petite queue de rat. Ça ne fait rien, c'est toi la meilleure, Évelyne. Mais je ne suffis pas, il lui faut autre chose. Ça je ne le dis pas, je pense beaucoup de choses qu'il ne faut pas dire. La petite a mangé ici hier soir, elle m'a dit que c'était bon, elle a offert de m'aider à faire la vaisselle. C'est la première qui le propose. Elle m'a posé des questions sur mes goûts, mes idées, je n'ai pas su bien répondre. Elle doit me trouver bête, elle aussi. Jean a cru que je lui avais demandé de m'aider, jamais je n'aurais osé, il m'a frappée plusieurs fois à la tête et au ventre, je suis tombée, après seulement il m'a laissée tranquille. J'ai appris à ne pas crier, mes cris le font frapper plus fort. Je me roule en boule, j'attends, ça finit toujours par s'arrêter.

*

Jean m'a parlé du Maroc, les bazars, le soleil, la violence du blanc, l'éclat du désert. En Chine il a vu des rizières, un grand fleuve jaune. Bientôt je ferai des voyages, j'écrirai des romans, ma mère verra. L'école m'ennuie, les garçons m'ennuient. Les professeurs parlent fort, leurs mots ne riment à rien, ils ne nous regardent jamais. Jean m'écoute, c'est bon, ma mère trouve que je suis naïve mais Jean dit non, tu es sensible, c'est différent. Il me trouve jolie, moi je ne sais pas, ça dépend des jours. Ma mère ne comprend pas l'amitié, elle croirait qu'il veut quelque chose de moi.

*

Dans l'aquarium il y a une vingtaine de poissons gris argenté, tous de la même espèce. C'est Jean qui les a achetés, je ne sais pas leur nom. Il y en a aussi deux rouges, je les suis des yeux, c'est plus facile. Jean n'est jamais allé au Maroc, ni en Chine.

Les uns montent et descendent très vite, les autres glis-

sent avec une grande lenteur. Je ne sais pas si ce sont toujours les mêmes qui sont lents. L'aquarium est très grand. Parfois, il est désert d'un côté tandis que de l'autre tous les poissons se pressent contre la vitre. Je voudrais qu'il y ait plus de poissons, mais Jean ne veut pas en racheter. C'est trop cher et puis ils se mangeraient les uns les autres. Le monde est si dangereux, tu ne te rends pas compte, une chance que je suis là pour te protéger. Il a raison, je ne connais pas bien le monde. Je ne sors pas beaucoup, le danger pourrait fondre sur moi sans que je le reconnaisse.

*

Je connais les signes, elle est prête maintenant, je suis son premier amour. Quand le moment sera venu, je la prendrai par la main, elle sera contente, je t'aime Jean, tu es si beau, tu aimeras ça Line, tu verras.

*

Il m'a dit: il fait beau, Évelyne, si tu allais faire un tour. Alors je suis sortie.

Je suis au parc, je me balance. Je voudrais une glace, mais je n'ai pas d'argent. L'herbe est jaune et sèche, elle a l'air morte, pourtant nous sommes encore en juin. Dans le sable deux enfants se battent à coups de pelle, je les regarde, je ne pense à rien. Jean a inventé un jeu: il fait semblant de me gifler, sa main s'arrête à un centimètre de ma joue, je ne dois pas bouger. Si je joue mal, il me frappe pour de vrai.

L'autre est jeune, elle oubliera. Hier à la radio une femme parlait, j'aimais sa voix, elle a dit: personne n'a le droit de vous faire du mal, il faut demander de l'aide, voici le numéro. Elle l'a répété plusieurs fois, je pense que je le sais par cœur. Quand je me regarde dans le miroir, je ne

vois rien. Une ombre. Je ne sais pas si je téléphonerai. Je n'appelle jamais personne.

*

Tu n'a pas vu la maison, viens, je te la montre. Et Évelyne? Sortie faire des courses, on en profite. Voici la chambre, je dors ici, ah bon. Il s'installe sur le lit, viens t'asseoir. Non Jean, j'aime mieux rester debout. Il fait une tête horrible: viens, je t'ai dit, j'y vais. Il m'embrasse, il me prend les seins, c'est mon ami, je ne veux pas, lâche-moi.

Il dit: tu peux t'en aller, tu sais, on ne te retient pas, va-t'en.

La porte est là, je vais courir. Il se lève, me regarde dans les yeux, c'est trop loin. Si tu t'en vas, je te tue.

Je le regarde, c'est vrai, je me rassieds. Debout dans la porte il est plus fort que je le pensais, plus lourd. Son visage s'est transformé, il me hait maintenant, il n'est plus le même ou alors c'est moi.

Après il dit: petite salope, va-t'en avant qu'Évelyne rentre. Elle est gentille, Évelyne, je suis pas assez bon pour elle. Tu reviendras demain, vers la même heure.

*

Elle n'est pas revenue. Je me suis réveillé tard, j'ai pris un bain chaud, Évelyne m'a lavé le dos. Le soleil était déjà haut quand j'ai commencé à avoir hâte de la voir. Je suis sorti l'attendre sur la véranda avec une bonne bière.

De loin, d'autres filles lui ressemblaient, mais ce n'était pas elle. Je lui ai fait confiance pourtant, elle m'a promis de revenir. Elle aimait ça, elle avait envie de recommencer. Tu es le plus beau, Jean, le plus fin. Sur le trottoir j'ai vu une fille blonde et droite comme elle. Elle avait un pantalon blanc bien serré et une blouse rouge vif. Line porte souvent une blouse rouge, mais ce n'était pas elle. La fille était laide,

une vraie hypocrite, les seins à l'air. Mademoiselle est bien élevée, elle a fait semblant de ne pas me voir. Mais elles regardent toutes par en dessous, pas une n'est meilleure que les autres. Menteuses. Trompeuses. Évelyne est la seule.

L'année scolaire s'achève, les jeunes filles ne passeront plus par ici. Line partira peut-être en vacances avec ses parents, agacer les petits gars à la plage. Mais je lui ai bien montré. Elle ne m'oubliera pas.

Moi je ne l'ai jamais vue en maillot de bain. Elle m'a menti, je lui avais fait confiance pourtant. Il fait trop chaud en ville, on est à l'étroit dans cette maison, et puis il y a le loyer à payer, ça ne vaut pas le coup. J'ai envie d'aller voir notre cabane dans le Nord. C'est bien, le bois, avec Évelyne. Je n'irais jamais dans le bois avec une autre qu'elle. Des salopes, on se donne trop de mal pour elles.

Nous reviendrons, plus tard peut-être, ici ou ailleurs, peu importe. Je suis un bon gars, je m'entends avec toutes sortes de gens. Tout le monde m'aime bien, on peut compter sur moi. Qu'ils le demandent à Évelyne, elle leur dira, quinze ans déjà qu'on est ensemble, la vie est belle.

Il y a beaucoup, mais vraiment beaucoup de jeunes filles dans le monde.

POUR MICHEL, MALGRÉ LA VIE

Vous l'avez connue au bon moment, lorsqu'elle sortait à peine du grand amour de sa vie. Elle si superbe, si fuyante, à un autre moment ne vous aurait peut-être pas regardé. Vous l'avez amenée chez vous. Elle a pleuré pendant des soirées et des nuits. Vous a tout raconté. Vous l'avez vue moins belle, moins sûre d'elle, les yeux gonflés, les cheveux tout défaits, le corps abandonné, enveloppe déchirée. Un tel désordre vous a ému. Son chagrin vous a paru achevé, admirable. Elle a dit: je n'aimerai plus jamais comme ça. Vous vous êtes empressé de la contredire.

Elle ne supportait pas d'être seule, vous avez demandé un long congé. Vous couchiez tous les deux dans votre lit, sans vous toucher. Une nuit pourtant, vous l'avez prise dans vos bras. Michel? de sa voix tout endormie. Oui, c'est moi. C'est moi. Vous vous êtes dégagé, doucement, pour ne pas la réveiller. Vous ne vous appelez pas Michel, cela au moins paraît évident.

Vous êtes un homme doux, un homme patient. Vous vous dites qu'elle a été blessée, qu'elle souffre, qu'il lui faut du temps. Vous lui donnez ce temps. Les choses glissent.

Un jour, elle parle d'autre chose, de son enfance peut-être, elle dit que le repas était bon. Depuis le début, vous lui faites à manger, souffrez de la voir repousser la nourriture. Chaque bouchée qu'elle prend vous donne des forces. De l'avoir ainsi soignée, vous voyez en elle votre création, votre enfant. Je ne pensais plus qu'à mourir, dit-elle. Depuis longtemps, vous étiez seul et prêt à aimer. Elle tombait bien dans votre vie, dans votre manque.

Elle analyse maintenant cette passion, la tourne et retourne comme un objet, vous dit d'une voix presque détachée pourquoi elle n'aurait pas été heureuse avec lui. Finalement, elle n'en parle plus. Elle dit: je t'aime. Vous respirez enfin. Depuis des mois vous vous retenez de lui parler d'amour.

Un jour elle veut se débarrasser de ses souvenirs. Elle jette des livres, des robes, des bijoux. Des lettres aussi, sans les relire. Vous qui en amour prisez même les billets de cinéma, vous admirez cette furie, calme de surcroît. Je ne garde que cette bague, dit-elle. Mais je ne la porterai plus, je vais l'enlever.

Elle ne l'enlève pas. Vous ne dites rien. À quoi bon la brusquer? Lorsque vous lui prenez la main, vous sentez cette bague très fine, très lisse. Elle ne semble plus y penser, ne joue pas avec, ne la contemple pas. On pourrait croire qu'elle a oublié. Mais pourquoi vous avoir dit d'où cette bague venait? Ce n'est pas vous qui l'auriez demandé.

Vous vous aimez, vous faites souvent l'amour, elle y prend du plaisir, peut-être autant que vous. Elle est gaie ou triste selon les jours, comme tout le monde. Elle vous dit qu'elle vous aime. Elle paraît satisfaite.

Elle n'a plus rien de lui, ni cadeaux, ni lettres. Elle vous l'a dit et vous la croyez. Elle est à vous entièrement. Elle n'a plus revu cet homme, ni aucun autre. Elle qui aimait flirter, séduire, ne cherche plus à attirer les regards. Vous commencez à croire qu'elle a fait un choix, définitif, par dépit. Peut-être faut-il que vous soyez là pour qu'elle continue à vivre, c'est-à-dire à l'aimer. Autant vous qu'un autre, vous qui êtes si bon. Mais elle n'est ni amère, ni impatiente. Vous vous dites que ses pensées ne regardent qu'elle.

Le temps glisse encore, vous vivez côte à côte depuis un moment déjà. Un jour vous lui parlez de mariage. Pourquoi? dit-elle. On est bien, un jonc n'y changerait rien. Elle couvre, de la main sans bague, son autre main. Vous regarde calmement, sans ciller, presque avec défi.

Vous êtes un homme et une femme comme les autres, vous vivez ensemble, vous êtes amoureux. Vous vous dites que de toute manière il y a des gens qui vous glissent à jamais entre les doigts. Son regard ne s'altère pas, rien ne semble la marquer. Si elle le revoyait, elle lui dirait peut-être: tu vois, je n'ai jamais aimé que toi. Mais elle ne le

revera pas. Vous vous endormez chaque nuit dans cette certitude. Vous êtes heureux, dans les interstices.

Parfois, vous pensez à cette bague d'or fin qu'elle porte encore. Vous êtes sûr, sans savoir pourquoi, qu'elle vous quitterait plutôt que de l'enlever. Vous vous gardez bien de le lui demander. Ses pensées ne regardent qu'elle. Vous êtes parfois très heureux dans les interstices.

Ces nouvelles sont tirées de Lettre imaginaire à la femme de mon amant, un recueil à paraître à l'Hexagone.